

comme s'il se fût agi de continuer encore l'expérience du capitaine Mac-Clenchem.

Tout ce que je puis dire pour ma justification, c'est que, si j'avais tenue la queue de la bête et que mon compagnon eût tenu celle de ma veste, il aurait peut-être eu la même pensée que moi.

Quand je fus plus avancé dans la guérison, le docteur ordonna qu'on me mit encore entre les doigts des petites ficelles, à l'extrémité desquelles je me plaisais toujours à faire des nœuds marins.

Je me rétablis enfin, mais lentement; et depuis lors j'ai pris ce type d'insouciance que vous me reprochez quelquefois, et qui me permet de prêter à peine l'oreille aux récits habituels des chasseurs. J'avouerai que ce qui a rapport à la vie plus ou moins accidentée du lapin et du lièvre me trouve peu sensible.

Cependant, continua M. Robert, pour donner conclusion complète à mon récit, je dois vous dire que la curiosité poussa le capitaine Mac-Clenchem à prendre plus tard des informations sur la tigresse et le tonneau: mais tout ce qu'il put connaître, par les naturels du pays, c'est que deux ou trois années après le passage du bâtiment qui nous portait, deux jeunes tigres furent tués dans le voisinage. Tous deux avaient une forte excroissance à la racine de la queue, à peu près de la grosseur et de la forme d'un petit baril d'huile; et, quoiqu'on n'ait jamais pu se procurer, en dépit des recherches, qu'une peau de tigresse manquant de la partie la plus essentielle comme ornement, le capitaine crut pouvoir affirmer que ces jeunes tigres étaient la progéniture de la tigresse en question. Il est d'autant plus à regretter que ces petits tigres n'aient pas été pris vivants, qu'indépendamment de l'attrait qu'ils auraient ajouté à une collection zoologique, ils auraient jeté une grande lumière sur une question encore obscure malgré toutes les discussions, celle de savoir jusqu'à quel point les sensations produites sur une mère par les objets extérieurs peuvent influer sur la conformation physique du germe qu'elle féconde dans son sein.

Le récit de M. Robert mit fin aux anecdotes de vénerie qu'on débitait à la taverne d'Arowsmith.

Depuis ce jour, quand un chasseur prélude au récit de ses expéditions, on a inventé, pour le rappeler au silence, une formule qui est devenue proverbiale: "Percez-lui du tonneau du capitaine Mac-Clenchem", dit-on. Et l'assemblée de rire et d'étouffer par des hourras la voix du conteur.

Convie par un des amis de M. Robert, j'avais été un des auditeurs de son intéressant récit; depuis, j'ai voulu savoir ce qu'était devenu ce brave et intelligent capitaine Mac-Clenchem.

Voici, à ce sujet, ce que vient de m'écrire M. Robert:

"Monsieur l'abbé,

"Vous désirez connaître le sort de mon ami le brave Mac-Clenchem. Il n'est plus de ce monde. Il était d'une nature trop audacieuse pour ne pas continuer ses expériences hardies. Il y a à peu près neuf ans, il s'est embarqué de nouveau. Et sur le continent indien, témoin jadis de son triomphe auquel je dus la vie, il a voulu renouveler l'épreuve du nœud coulant. La queue du tigre fut saisie avec bonheur et retenue un moment avec force; mais, par un effet de la fatalité, l'animal était atteint d'une maladie cutanée, les poils n'avaient pas d'adhérence à l'épiderme, ils restèrent dans les mains du capitaine, et la queue glissant à travers le trou de la bonde, le tigre se retourna, et mon courageux ami cessa de vivre.

"Recevez, monsieur l'abbé, etc.

"Votre serviteur,

"J. ROBERT."

FIN

Notre Prochain Feuilleton

Après un récit de chasse des plus merveilleux, on aura un récit dont la scène se passe aux temps où tout confinait au merveilleux. Et pourtant, il ne contient rien que de très naturel. C'est un cas amoureux bien touchant qui sera exposé dans

Le Saut du Boscot.

Le héros est un être bon, doux, industrieux, maltraité par le sort. Sa seule consolation est un amour aussi discret que sincère et dévoué. Au moment où la vie lui redevient souriante, il fait une découverte qui tue son bonheur dans l'œuf. Le dénouement est sublime d'héroïsme et d'abnégation.

AU MOINS!

Le riche banquier.—Oui, cher monsieur, vous auriez pu vous épargner une démarche inutile. Vous ne serez jamais mon gendre.

Le visiteur.—Au moins, permettez-moi de sortir de votre maison par la petite porte du jardin, car deux de mes créanciers m'attendent devant la porte qui donne sur la rue.

CANDIDE JUSTINE

La dame.—Quels gages recevez-vous ordinairement?

Justine.—Je n'ai jamais fait assez de temps pour pouvoir le savoir.

Conte Roumain

Dans une maison de bois, tout au fond du pays roumain, vivait un pauvre ménage.

Ces gens avaient deux filles; l'aînée, Hatinca, était acariâtre et paresseuse; sa sœur, Paraskiva, au contraire, se montrait bonne et travailleuse. Leur mère était une méchante femme qui n'aimait que Hatinca, parce que celle-ci était tout son portrait, et la petite Paraskiva était bien malheureuse; battue par sa mère, maltraitée par sa sœur, elle n'osait guère se plaindre à son père, qui était un homme très doux; l'humeur de sa femme lui causait assez de chagrin déjà, et puis, comme il travaillait toute la journée dans les champs de maïs, il n'aurait pu protéger sa fille, et Paraskiva souffrait avec patience. Elle avait quatorze ans; Hatinca comptait deux ans de plus.

C'était Paraskiva qui, dès le matin, s'en allait au puits tirer de l'eau pour la journée; elle arrangeait les lits, battant les coussins, pliant les tapis qu'avaient tissés les femmes de la famille, depuis ses aïeules jusqu'à sa mère.

Elle balayait la maison, lavait les petits carreaux des fenêtres, préparait la mamaligua, (bouillie de farine de maïs qu'on laisse refroidir pour qu'en s'épaississant elle prenne une forme).

Le soir elle allait, avec sa sœur, dans une grande ferme où la jeunesse du voisinage se réunissait pour la veillée.

Elle travaillait tout le temps; Hatinca ne faisait que rire et causer. Mais quand Paraskiva, pour franchir la clôture (les propriétés roumaines sont encloses de palissades assez basses, sans aucune ouverture, mais seulement deux marche-pieds disposés à une certaine hauteur, pour aider à les franchir) déposait son paquet, la méchante fille le lui volait et se sauvait.

—Vois donc, maman, comme j'ai travaillé, s'écriait-elle en arrivant à la maison.

Et elle déplaçait les étoffes, faisant admirer les beaux dessins imaginés par l'adroite Paraskiva. Celle-ci arrivait alors, triste et inquiète.

—Et ton tapis! Montre un peu ce que tu as fait, lui demandait sa mère.

Mais, comme la pauvre enfant avait les mains vides, la mauvaise femme la battait sans écouter ses protestations.

Un jour qu'elle avait été encore plus maltraitée que d'habitude, Paraskiva résolut de s'en aller. Elle n'en dit rien à son père, de peur que celui-ci ne s'opposât à son départ, et, se cachant soigneusement de sa mère et de sa sœur, elle prépara son paquet.

Où! pas grand chose! Elle n'était pas riche, la petite Paraskiva. Les belles chemises brodées, les jupes éclatantes, les jolis fichus jaunes ou rouges que les femmes roumaines s'attachent sur la tête, rien de tout cela n'était pour elle.

Elle alla droit devant elle, sans but. Long-